

intertextuelle. Toutes les facettes y apparaissent, tantôt moteur ou simple accompagnement de l'action, tantôt résidus d'une tradition héroïque.

À cet égard, l'A. fait précéder ses études textuelles d'un aperçu de la tradition philosophique et théologique de la conception des émotions et de la colère. Curieusement, il y manque tout de la tradition germanique de la *Wut*, ce rameau d'une conception héroïque indo-européenne bien répertoriée par G. Dumézil sous le vocable de *furor* depuis le fameux *Heur et malheur du guerrier*, et reprise dans nombre d'ouvrages tout aussi fameux de Mircea Eliade. La revue des études de littérature secondaire aurait pourtant pu l'y conduire, particulièrement les références aux ouvrages de W. Haug, notamment sur le *Willehalm*, adapté de l'*Aliscans* français, où l'expression de cette *Wut* est valorisée pour Rennewart comme pour Willehalm. Ces valeurs héroïques de la colère auraient ainsi pu être mises à profit pour la colère de Dietrich dans l'*Eckenlied* : de rares références au type du Berserker n'y suffisent guère. La lecture de l'excellente *Archéologie de l'épopée médiévale* de J. H. Grisward aurait ainsi pu contribuer à mieux dégager cet aspect de la colère de Dietrich en s'appuyant sur l'étude du Guillaume de la *Geste des Narbonnais*. On pourra s'étonner aussi que l'analyse du *Reinhart Fuchs* privilégie l'aspect littéraire de la parodie des genres héroïques et courtois, au détriment de l'aspect juridique et politique dont les fondateurs d'Ute Schwab et de Sigrid Widmayr auraient pu fournir le cadre. Ce n'est ainsi pas la colère qui ruine la carrière du lion Vervel, brisée par l'intrusion de la fourmi dans son cerveau mais les ambitions territoriales qui lui firent convoiter l'occupation de la fourmière, image des prétentions impériales de Frédéric Barberousse. La visée classificatoire peut en effet conduire à des schématisations réductrices, heureusement moins présente dans la plupart de ces études. Quant au choix des textes, peut-être aurait-il fallu retenir parmi eux le *Willehalm*, emblématique à cet égard, mais W. Haug l'avait déjà bien étudié. Il en va de même pour le *Niebelungenlied*, mais I. Gephart y a consacré une belle étude en 2005. Reste le *Rolandslied*, absent de ce corpus, qui serait l'objet d'une étude sans doute révélatrice et que peut-être l'A. se réserve pour l'avenir. Ajoutons enfin qu'il serait intéressant et sans doute révélateur de comparer, au moins sur quelques exemples, les textes de Chrétien qui servirent de modèle à Hartmann pour son *Erec* et son *Iwein*. Le comparatisme qu'il soit euro-

péen en plus large encore, demeure un outil dont la valeur heuristique peut enrichir et affiner bien des études médiévales. Cela étant, cet ouvrage ne manque ni d'envergure ni de qualités, bien au contraire, et sa lecture apportera aux médiévistes concernés par les œuvres traitées bien des sujets de réflexion et d'analyses pertinentes.

Jean-Marc PASTRÉ.

Manuel NICOLAON. — *Vie de saint Thibaut de Provins. Édition critique d'après le Ms. Paris, BNF, fr. 17229, fol. 230d-233b (version française inédite en prose)*. Turnhout, Brepols, 2007, 164 pp. (Textes vernaculaires du Moyen Âge, 2).

Notre connaissance de saint Thibaut de Provins, ermite noble champenois, né à Provins en 1017, repose presque exclusivement sur la *Vita sancti Tetibaldi*, écrite à la fin du XI<sup>e</sup> s., après la mort du saint en 1066 et attribuée à Pierre de Vaugadice († 1085), ami de Thibaut, abbé du monastère camaldule de Vaugadice près de Vincence, où Thibaut fut inhumé, et trois versions en français, dont deux en vers éditées. « Rapidement saint Thibaut fut célébré comme un saint ; l'importance de son culte, les nombreux miracles qui lui furent alors attribués et sa vie exemplaire, ayant par ailleurs contribué à sa canonisation par le pape Alexandre II, en 1073, soit à peine sept ans après sa mort. Par crainte des vols, le corps de saint Thibaut fut, dans un premier temps, transféré, en 1074, dans l'abbaye de Vaugadice, puis, vers 1078, plusieurs reliques furent rapportées en Champagne, à l'instigation d'un certain Arnoul, abbé de Lagny et frère du saint, expliquant ainsi leur présence dans les églises de Sainte-Colombe-lès-Sens et de Lagny, toutes deux dépendantes dudit abbé, avant que celles-ci ne soient à nouveau transférées, dans la chapelle Saint-Thibaut-des-Bois, près d'Auxerre ; tandis que les autres parties du corps, plus ou moins fragmentaires – et plus ou moins authentiques –, ont été disséminées principalement dans l'est de la France, dans le nord de l'Italie, dans l'ouest de l'Allemagne et au Luxembourg. [...] Aujourd'hui tombée pratiquement dans l'oubli, la légende de saint Thibaut eut durant le Moyen Âge une fortune tout autre, puisque sa diffusion, à en juger par les seuls témoins qui nous sont parvenus, fut à la fois importante, étendue et durable, et ce dès la mort du saint. Avec pas moins de 37 manuscrits subsistants. » (p. 17).

Voici l'édition critique du texte français en prose (env. 1280-1290) d'après le ms. Paris, BnF, fr. 17229, f. 230d-233b. C'est une traduction de la version latine avec adaptations. L'A. en donne la traduction en français moderne et un fac-similé du manuscrit (vraiment de piètre qualité et pourtant la décoration, même si elle est « légèrement détériorée » (p. 39), est encore bien lisible) : c'est une reproduction en noir et blanc d'un microfilm. Par ailleurs d'où est tirée la miniature de couverture ? Même si Louis Réau (n. 3, p. 8) a établi le relevé des miniatures représentant saint Thibaut, aucune référence pour celle-ci et c'est pourtant bien saint Thibaut « jeune seigneur un faucon sur le poing » (n. 1, p. 39).

On soulignera à nouveau en passant le travail de pionnier de Paul Meyer dans sa recherche de légendes en français. Des annexes donnent aussi une autre version en prose et les versions en vers, enfin la version latine en prose. On notera un intéressant tableau synoptique de l'analyse composée du récit.

L'ouvrage constitue un beau petit dossier hagiographique à la structure toutefois un peu difficile d'accès dès l'abord. En effet, si l'A., d'après son titre, privilégie la vie française en prose, il passe en revue presque toutes les sources existantes, du latin aux vers français. On aurait préféré d'avoir d'emblée la biographie historique de Thibaut suivie dans l'ordre chronologique de l'édition des sources, avec en apothéose la vie française en prose, le sujet du livre. Mais tous les critères d'ordre historique et artistique que nous venons de mentionner sont peut-être secondaires d'un point de vue philologique. C'est en effet ici que réside l'intérêt principal de l'ouvrage : les passages « tributaires du XIII<sup>e</sup> siècle » (p. 14). Tout s'y trouve pour apprécier à sa juste valeur le texte : éléments d'analyse linguistique, index des noms propres et glossaire.

Signalons quelques notes de lecture : p. 26, Saint-Vaast et non Saint-Waast ; comte de Flandre (au singulier). Leipzig paraît pour l'A. le bout du monde dans sa recherche d'un manuscrit (p. 8 n. 5 et p. 29 n. 3) qu'il n'a pu voir.

Citons cette fois le prière d'insérer : voici l'accès à « un texte français jusqu'alors inédit dont la brièveté rend l'originalité et l'intérêt littéraire d'autant plus saillants » (couverture).

Philippe GEORGE.

Massimo OLDONI et Umberto CAPERNA, éd. trad. et introd. — *Ignoto Monaco Cistercense. « Cronaca Santa Maria della Ferraria »*. Cassino, Francesco Ciolfi, 2008, 304 pp. (Collana di Studi Storici Medioevali, 14).

L'éditeur Ciolfi, dans la ville de Cassino, antique San Germano et illustre par son chroniqueur – le notaire Richard –, a l'audace et le mérite de donner une édition de poche de cette chronique anonyme du monastère de Santa Maria della Ferraria, publiée en 1888 par Augusto Gaudenzi et de l'accompagner d'une traduction italienne, ainsi que d'une courte présentation (p. 5-16) et d'une étude assez longue (p. 217-270) de l'histoire du monastère et de son patrimoine, d'index et d'un glossaire. Fondée en 1171 et dotée par le comte Richard de Sangro, fille de Fossanova aux portes de la Terre de Saint-Benoît, l'abbaye cistercienne est, de 1190 à 1228, fidèle à la monarchie sicilienne, de la dynastie normande d'abord contre les impériaux, puis de Frédéric II, légitime successeur de Guillaume II, sans rompre cependant avec Rome.

Les sources de la *Chronique*, analysées en 1906 par Schmeidler dans *Neues Archiv*, montrent un panachage entre les chroniques locales de Bénévent, de Saint-Vincent au Volturne, de Farfa et du Cassin, et celle de Romuald de Salerne, écrite de l'intérieur du palais des Normands. Cette alliance de matériaux divers explique la multiplicité des intérêts que reflète le texte : le moine anonyme manifeste d'abord un patriotisme lombard, centré sur la principauté de Capoue ; il souligne la férocité des princes normands avant la fondation légitime de la monarchie, quand la reconnaissance réciproque de Roger II et d'Innocent II efface l'épisode du couronnement du Normand par le pape Anaclet, qualifié de corrupteur. La mutation de Roger éclaire aussi la position morale de l'auteur : la réconciliation avec l'Église transforme le tyran cruel et avide en un roi pacifique, doux et juste. Un épisode remarquable, souligné par Massimo Oldoni, est l'assassinat de Thomas Becket : l'écho que lui donne la *Chronique* rappelle la popularité immédiate de l'archevêque en Sicile, où l'on donne son nom à une mosquée de Catane transformée en église et où l'on place son image parmi les mosaïques de la cathédrale dynastique de Monreale.

Le récit historique est enfin placé sous le patronage de Cîteaux, modèle indépassable : Bernard de Clairvaux intervient en Italie du Sud et sa